

MARIE-PIER POULIN

Inlandsis

R O M A N

Inlandsis

De la même autrice

Débâcles, Les Éditions Sémaphore, 2019.

MARIE-PIER POULIN

Inlandsis

R O M A N

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514 826-1594
info@editionssemaphore.qc.ca / www.editionssemaphore.qc.ca
 EditionsSemaphore  editionssemaphore

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens
Révision et correction d'épreuves : Annie Cloutier et Raymond Arès
Mise en page : Christine Houde
Graphisme de la couverture : Christine Houde

ISBN 978-2-925338-09-3
Dépôt légal : 4^e trimestre 2025
© Les Éditions Sémaphore et Marie-Pier Poulin
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514 336-3941
www.dimedia.com

*À toutes les mères,
Aimantes,
Dévouées,
Imparfaites.*

INLANDSIS [inlâdsis] n. m.

Glacier continental des régions polaires
masquant le relief sous-jacent.

*Tu diras
Tu diras que c'est l'instinct qui t'a
Mené jusqu'ici
L'intuition d'un sentiment
Qui ne reviendra pas*

*Tu diras
Tu diras que tous tes sens piochaient
Du même bord
D'un même élan
Poussés par une force étrange
Et ce sera ton camp de base*

— Avec pas d'casque, *Intuition #1*

PARTIE 1

Le glacier continental

Au début ce n'était qu'un jeu. Comme ces parties de patience, où le désir futile d'aligner les cartes en ordre croissant ne sert qu'à assassiner le temps. Des instants grappillés çà et là entre le travail et les courses à faire, entre les sorties et les enfants.

Puis tout a changé. Les minutes devant l'écran sont devenues des heures; et les heures, des soirées entières. Elle a du mal à l'expliquer. L'ennui peut-être? La difficulté à supporter la solitude du soir malgré le tourbillon des jours?

Sans doute y a-t-il eu des circonstances déterminantes. La famille, son désintérêt de la science, l'ascension de Frank. Le bonheur ronronnant des jours de banlieue, suintant le succès et la perfection. Mais les enfants grandissent, laissant derrière eux un gouffre immense. Et le vernis finit par craquer.

Chaque soir elle sombrait dans l'abîme, creusant un peu plus le vide autour d'elle. Jusqu'à ce soir de janvier, il y a deux ans. Son premier contact avec cette femme aussi familière qu'inquiétante.

Élise Reed-Dupuis. C'est son nom. Mais personne n'arrivait à le prononcer correctement. Lentement, les voyelles se sont allongées ; le *s* s'est adouci pour devenir *Elyssa*. Elle a toujours aimé cette sonorité. Ce petit quelque chose de profondément mélancolique. À l'entrée du *high school*, son nom de famille s'est modifié à son tour. Il était plus simple de garder celui de sa mère, *Reed*, plus facile à prononcer pour les enseignants, qui butaient systématiquement sur la deuxième syllabe de *Dupuis*. C'est pourquoi elle signe *Elyssa Reed*.

La part francophone de son nom lui vient de son père, un Québécois originaire de l'île de Montréal. Sa mère l'avait rencontré lors d'un séjour estival dans la métropole. Le coup de foudre ! C'étaient les années soixante-dix. Un vent de liberté soufflait sur le continent. La jeune Américaine avait tout plaqué pour emménager chez lui. Leur fille venait au monde un an plus tard. Elyssa garde bien peu de traces de cette époque. Des bribes d'histoire dévoilées au hasard des conversations. Quelques photos jaunies par le temps, conservées précieusement dans un album aux rayures dorées. Celle qu'elle préfère la montre assise sur les épaules du géant au sourire enjôleur, la tignasse flottant au vent. Sur la tête de l'enfant, une couronne de marguerites qui la rendait si fière. La vie douce. Légère. Jusqu'à ce que son père décède d'un bête accident de planche à voile. Il laissait derrière lui une enfant de deux ans et une femme anéantie, qui n'eut d'autre choix que de regagner le giron familial, en Ohio, dans la ville portuaire de son enfance.

Pendant que sa mère travaillait à leur assurer un toit, Elyssa passait ses journées avec sa grand-mère, qui connaissait les environs comme le

fond de sa poche. Elle emmenait l'enfant pique-niquer sur les berges du grand lac, dont les orages soudains, fréquents dans la région, en font l'un des plus meurtriers du pays. Difficile d'y croire par temps clair. « Comme quoi les apparences sont souvent trompeuses », répétait la mamie. Elle lui parlait souvent des temps anciens, quand des tribus descendaient du nord, suivant la route des Grands Lacs pour atteindre cette même rive où Elyssa et elle se trouvaient. D'intrépides explorateurs remontaient le fleuve Saint-Laurent, extraordinaire porte d'entrée de l'Amérique, pour déboucher sur ces véritables mers intérieures ; d'autres nations venaient du sud, canotant sur les multiples rivières, sillonnant le territoire pour venir à leur rencontre. Il aura fallu l'homme blanc, ajoutait sa grand-mère d'un ton sarcastique, pour tracer une ligne imaginaire au beau milieu de ces kilomètres d'eau douce, empêchant la navigation vers le nord, vers ce pays de neige et de froid qu'est le Canada.

La vieille dame plongeait aussi dans ses propres souvenirs pour lui expliquer les enjeux auxquels les citoyens devaient faire face. Elle avait vécu l'époque du raffinage et des aciéries, ces grandes industries qui déversaient leurs déchets directement dans la rivière qui serpente encore au beau milieu de la ville. « Un jour, alors que ta mère n'était encore qu'une adolescente, les rebuts et les huiles usées charriés par le cours d'eau étaient si denses que la rivière a littéralement pris feu, frappant ainsi l'imaginaire collectif et forçant les gouvernements à adopter des lois favorisant l'amélioration des milieux naturels. » Dans la tête de la fillette, cet incendie prenait des allures de fin du monde.

Cette image n'a jamais quitté Elyssa. Dès que possible, à la petite école puis au *high school*, elle prenait part aux sorties scolaires pour nettoyer les berges ou sensibiliser les citoyens à leur environnement. Elle rêvait naïvement de rendre toute sa beauté au grand lac qu'elle avait appris à aimer. À l'heure des choix, personne ne fut surpris qu'elle veuille poursuivre des études en sciences naturelles.

Elle jeta son dévolu sur une université québécoise de renommée internationale. Des rêves plein la tête, elle quitta la maison, ses amis, son quartier avec l'espoir de réaliser de grandes choses. Une fougue encore toute juvénile l'habitait. Elle se voyait déjà scientifique émérite, divisant son temps entre la recherche et les conférences.

L'arrivée hâtive de l'hiver québécois, sombre et froid, la surprit. La qualité de son français lui causa également quelques soucis. En mémoire de son père, sa mère faisait l'effort de lui parler en français à la maison, d'abord relativement souvent, puis de plus en plus rarement. Aux premiers jours de la rentrée scolaire, Elyssa mesura rapidement les conséquences de cet effritement culturel. Elle dut travailler d'arrache-pied pour rattraper ses collègues de classe, pour la plupart des francophones de naissance. Ses efforts furent récompensés : non seulement terminait-elle le baccalauréat parmi les meilleurs de sa cohorte, mais on la félicita de pouvoir converser presque sans accent. Depuis, elle a gardé bien vive cette langue sous son toit. Ses enfants sont parfaitement bilingues. Surtout grâce à Frank.

Bien qu'elle l'ait croisé à la faculté et dans les soirées étudiantes, François n'avait jamais retenu son attention. Du moins, pas avant

qu'elle n'assiste aux séminaires de maîtrise qu'il animait. Jeune docteur en géologie, il prenait la parole aisément, produisait des articles d'une rare pertinence. Il était brillant. Son travail et ses interventions étaient applaudis par des chercheurs de renom. Elyssa admirait son intelligence et sa perspicacité, qui lui faisaient presque oublier son air hautain, quelque peu condescendant.

C'est lors d'un stage dans le Nord canadien qu'ils se rapprochèrent. C'était le premier hiver du nouveau millénaire. Le phénomène de la fonte des glaces commençait à inquiéter la communauté scientifique. Trop peu de données étaient encore répertoriées. Le groupe de stagiaires, supervisé par François, avait pour objectif de récolter des données à la base de recherche affiliée à l'université. La veille de son départ, Elyssa avait bien peu dormi. Elle n'en était pourtant pas à ses premières armes. Ses collègues et elle avaient déjà effectué des collectes de données dans les montagnes enneigées des environs, mais cette fois, c'était différent. Ce voyage représentait tout ce dont elle avait toujours rêvé. Déterminée, elle s'était préparée pendant des semaines, autant par l'étude des concepts qu'elle aurait à analyser qu'en s'entraînant à la marche en terrain sauvage, raquettes aux pieds. Au matin du départ, elle était épuisée, mais excitée comme jamais.

Un appareil les transporta d'abord dans un village à la frontière nord de la Baie-James, puis un autre avion, beaucoup plus petit celui-là, les mena au campement à plusieurs kilomètres au nord de la ligne des arbres. L'endroit était sans appareil; les appareils scientifiques, à la fine pointe de la technologie. Les dortoirs étaient dotés de chambres minuscules et d'un espace commun au mobilier rudimentaire quoique confortables. La cafétéria servait des repas copieux qui réchauffaient les âmes moroses et les corps transis.

Les journées étaient rudes — le soleil se montre à peine quelques heures par jour à cette latitude. Très tôt, tous étaient prêts à enjamber les motoneiges qui fonçaient vers les zones de carottage. Il faisait froid,

le matériel était lourd et le travail ne manquait pas. Au retour, des étudiants s'affairaient à l'analyse des échantillons de neige récoltés, d'autres préparaient les outils pour le lendemain. En soirée, une fois les tâches terminées, la plupart des stagiaires se réunissaient au salon, avec des chercheurs d'un peu partout au pays, pour discuter des aléas du jour. Elyssa préférait sortir profiter des attraits du ciel. Dans cette vaste toundra, l'immense dôme d'encre se bariole souvent de longues traînées colorées. Elyssa ne se lassait pas de tant de beauté. Un soir, François vint la rejoindre, croyant devoir consoler une étudiante prise d'un vague à l'âme. Ils marchèrent et firent connaissance. Les jours suivants, avant même qu'elle ne sorte prendre l'air, il avait pris l'initiative d'allumer un feu de bois dans un foyer aménagé un peu en retrait des bâtiments, à l'abri des lumières trop fortes des installations du camp. D'autres membres de la base se joignaient à eux, mais rentraient rapidement au dortoir, fourbus et frigorifiés. Enfin seul avec Elyssa sous un ciel immense, il préparait un thé bien chaud. Ils terminaient ainsi leurs journées, étirant la boisson brûlante pour faire durer le moment. François se montrait attentionné, s'amusant de ses propres maladresses. Toute trace de condescendance avait disparu de son regard bleu.

La géologie la passionnait déjà. Le travail de terrain, la nature sauvage, loin de la ville et des hommes, l'emplissaient d'un sentiment de liberté impossible à oublier. Les emplois dans le domaine ne manqueraient pas, leur disait-on. Tout sur le territoire nordique s'affaissait lentement sans qu'on s'en rende compte. Le pergélisol, cette couche de glace souterraine que les chercheurs avaient toujours crue éternelle, fondait, ramollissant la terre de ses eaux. De profondes crevasses apparaissaient sur les routes du Nord, créant de sérieux maux de tête aux camionneurs qui approvisionnaient les villages nordiques ; des bâtiments s'effondraient sous l'effet du dénivellement du sol ; des avions se posaient avec difficulté sur des pistes irrégulières, causant parfois une bonne frousse aux passagers, provoquant dans certains cas des événements bien plus tragiques encore. L'Inlandsis se créa alors une place privilégiée dans son imaginaire. Ce grand glacier, qui avait jadis recouvert le continent nord-américain, était à l'origine de la plupart des phénomènes géologiques contemporains. Depuis longtemps disparu, il avait laissé derrière lui des traces qu'Elyssa se promettait d'étudier avec sérieux.

Ce sont ces réflexions qui l'occupaient, assise à l'arrière de l'avion au retour du stage. Tandis que ses collègues dormaient d'épuisement, elle songeait, le visage collé au hublot, aux recherches à venir, aux demandes de subvention à remplir, à la vie sans limites, stimulante, qu'elle touchait enfin du bout des doigts. Puis il y avait François — Frank, quand ils se retrouvaient seuls. Entre eux s'était développée une complicité absolue. Ils avaient partagé leur quotidien, leur passion et des

fous rires inoubliables. Mais la réalité la rattrapait : lui, assis au-devant de l'appareil, faisait le point avec les autres responsables du voyage ; elle, derrière, était redevenue l'étudiante dont on devait commenter le travail, qu'on devait évaluer selon des critères bien établis. Elle tenta parfois d'accrocher son regard au passage, sans succès. Ce n'est qu'à l'arrivée à l'aéroport, lorsqu'il se rapprocha d'elle, qu'Elyssa trouva un peu d'espoir. Ils se dirent au revoir, mais les étoiles dans leurs yeux scintillaient comme des promesses à tenir.

*

Elyssa habitait sur le campus, dans un petit réduit comportant le strict nécessaire à la vie estudiantine. À peine assise sur le lit étroit de sa chambre, la pièce lui sembla terne et sans vie. Frank lui manquait déjà. Les plus beaux jours de sa vie étaient peut-être derrière elle...

Le lendemain, en fin de matinée, le téléphone la sortit de son abattement. C'était lui ! Il proposait une sortie au cinéma, qu'elle accepta sans hésiter. Le reste de la journée se déroula rondement : défaire les valises, laver et ranger les vêtements, classer les notes du stage, chaque geste empreint d'une fébrilité à peine contenue.

Leurs premiers échanges ne furent que banalités et rires nerveux. Mais dès le début de la représentation, dans la noirceur de la salle de cinéma, Frank glissa sa main dans celle d'Elyssa. Figée par ce petit geste qui, pour elle, en disait gros, elle ne desserra les doigts qu'une fois les lumières rallumées.

À leur sortie du cinéma, des milliers de flocons glacés tournoyaient dans le halo des réverbères. Frank n'habitait pas loin, à peine quelques coins de rue. Il l'invita à poursuivre la soirée. En entrant dans l'immeuble, sa main chercha sa clé en tremblant. Le froid sûrement. Il avouerait plus tard que c'était la nervosité. Une fois dans son petit appartement qu'il partageait avec un ami parti pour la soirée, Frank s'empressa de préparer un thé bien chaud. En mémoire du stage, disait-il.

Il libéra le divan des nombreux livres déposés pêle-mêle pour qu'ils puissent s'y asseoir. Leurs maladresses des derniers jours leur revinrent en tête, et les fous rires ressurgirent aussitôt. Il était tard quand la discussion se tarit. Il proposa un café. Elle n'avait besoin de rien. À part de lui, de sa présence, de son corps sur le sien. La prunelle de ses yeux laissait deviner les mêmes envies. Dans la pénombre du salon, à l'abri du vent glacial qui se butait féroce aux fenêtres, les lèvres d'Elyssa touchèrent pour une première fois celles de celui qui deviendrait l'homme de sa vie. Pas une ride n'était alors creusée aux contours de ses yeux. Il avait encore la tignasse noire et bouclée de ses années juvéniles, le corps filiforme des intellectuels, le sexe dur des jeunes hommes aux abois.